

## Études d'histoire religieuse



# Anne-Élisabeth Vallée, *Napoléon Bourassa et la vie culturelle à Montréal au XIXe siècle*, Montréal, Leméac, 2010, 255 p.

Dominique Marquis

Volume 78, numéro 1, 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1008568ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1008568ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

### ISSN

1193-199X (imprimé)

1920-6267 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer ce compte rendu

Marquis, D. (2012). Compte rendu de [Anne-Élisabeth Vallée, *Napoléon Bourassa et la vie culturelle à Montréal au XIXe siècle*, Montréal, Leméac, 2010, 255 p.] *Études d'histoire religieuse*, 78(1), 71–74.  
<https://doi.org/10.7202/1008568ar>

Tous droits réservés © Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 2012

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

fondée, d'écouter, puis de relater, et d'analyser – dans cet ordre – ce que ces mouvements, intellectuels et militants des années 1930 avaient à dire, plutôt que de chercher à prouver quelque thèse contemporaine en puisant sélectivement dans le passé les bribes qui, une fois bien agencées, accréditeraient la thèse. Cela ne signifie pas que M. Noël ne pose pas, très légitimement, des questions actuelles. Par exemple, les glissements de la « troisième voie » vers le fascisme sont expliqués en détail, sans pousser des cris d'orfraie ni rien dissimuler. Les positions de ces indépendantistes à l'égard de l'immigration et particulièrement de la question juive sont décrites sans fard. La grande affaire des Jeune-Canada, de l'équipe de *La Nation* et des Jeunesses patriotes reste toutefois la question nationale, sa définition, ses solutions. Là-dessus, le livre est un guide sûr. Sur le plan constitutionnel, on y comprend les nuances entre les divers groupes, et souvent au sein de chacun, les allers-retours entre un indépendantisme franc et un autonomisme au vocabulaire martial, mais à la substance guère différente de celle du « pacte confédératif ». Pour les projets de société, on voit à quelle enseigne logent ces groupes quant au capitalisme, au parlementarisme, au corporatisme, au féminisme et, bien sûr, au catholicisme. Dans tout cela, l'attitude de l'abbé Groulx est fascinante. Le prêtre-historien joue tantôt le rôle de quasi-animateur, d'ami proche, d'intermédiaire auprès des milieux plus établis (c'est le cas de sa relation avec les Jeune-Canada), tantôt celui de référence intangible, de conseiller plus distant, d'arbitre, parfois de frein (on pourrait résumer ainsi ses rapports avec les Jeunesses patriotes et *La Nation*). Groulx est sympathique à la cause d'un Québec indépendant... tout en se gardant une marge de manœuvre, en entretenant un certain flou, en prônant l'étapisme et en maintenant un vif attachement au Canada français d'outre frontières.

La Seconde Guerre mondiale, l'avènement de la conscription comme principal enjeu de combat chez les nationalistes, de même que l'assagissement, pour ne pas dire l'embourgeoisement des militants indépendantistes des années 1930, facteurs auxquels doivent s'ajouter leurs désolantes guéguerres intestines, ont stoppé l'élan né de la Crise. Il ne ressurgira qu'avec la fondation de l'Alliance laurentienne en 1957 et celle du Rassemblement pour l'indépendance nationale en 1960.

Xavier Gélinas  
Musée canadien des civilisations

Anne-Élisabeth Vallée, *Napoléon Bourassa et la vie culturelle à Montréal au XIX<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Leméac, 2010, 255 p.

Nombreux sont ceux qui vantent les mérites de l'interdisciplinarité en soulignant la richesse des analyses qui croisent différentes approches

méthodologiques et épistémologiques permettant ainsi de mieux explorer un sujet. C'est à ce croisement de disciplines que nous invite Anne-Élisabeth Vallée dans son étude sur Napoléon Bourassa, peintre et sculpteur, mais aussi gendre de Louis-Joseph Papineau et père du célèbre journaliste. Historienne de l'art (cet ouvrage est tiré de sa thèse de doctorat), Anne-Élisabeth Vallée propose des analyses détaillées de plusieurs œuvres de Bourassa, dont ses grands projets de décoration d'église, mais elle aborde aussi son sujet à la manière de l'historien en ancrant l'artiste dans son époque, en montrant comment il a joué un rôle de premier plan dans la vie culturelle de Montréal au XIX<sup>e</sup> siècle.

Bien que quelques indices sur la vie de l'artiste soient forcément nécessaires pour mieux comprendre ses prises de position et ses projets, cette étude n'est pas une biographie de Bourassa. L'auteure a concentré son analyse sur les années les plus actives de sa carrière, soit de 1855 à 1890. Elle « cherche à évaluer la contribution artistique, pédagogique et théorique de Bourassa à la vie culturelle montréalaise » (p.13). Utilisant de nombreux fonds d'archives dont ceux de plusieurs membres de la famille Bourassa, du Conseil des arts et manufactures ou des sulpiciens de Montréal ainsi que plusieurs revues « culturelles » de cette époque dont *La Revue canadienne*, l'auteure s'attarde autant aux associations culturelles auxquelles il a participé, à sa contribution à l'enseignement des arts et à l'émergence d'une véritable critique d'art canadienne-française qu'à ses activités artistiques. La thèse soutenue par Madame Vallée stipule que Bourassa grâce à ses nombreuses activités, et à l'instar de plusieurs contemporains, a fait la promotion « d'une certaine culture canadienne-française fondée sur la foi catholique et l'identité nationale » (p.243).

Le premier chapitre est un véritable cours d'histoire culturelle et il nous plonge au cœur de la vie associative montréalaise. Dès son retour d'Europe, en 1855, Napoléon Bourassa se joint à plusieurs associations culturelles canadiennes-françaises : l'Institut canadien, l'Union catholique, le Cabinet de lecture paroissial, puis l'Institut canadien-français à la suite de la condamnation de l'Institut canadien. Non seulement fréquente-t-il assidûment ces associations, mais il y présente aussi des conférences, il participe à des causeries et il accède à des postes de direction. Son objectif est de faire une incursion dans la sphère publique afin de pouvoir éventuellement y faire valoir ses idées en matière d'art. Bourassa réussit ainsi à se faire connaître dans différents milieux culturels et surtout, il tisse un réseau de relations qui lui sera très utile dans le futur. Cette analyse du réseau de Bourassa est particulièrement éclairante pour comprendre l'émergence de cette facette plus « organisée » de la vie culturelle à Montréal. L'auteure souligne avec justesse que ces liens transcendent les allégeances politiques et que, dans le réseau de Bourassa, libéraux et conservateurs se côtoient ; ce qui importe pour ces

gens c'est que « la culture canadienne-française [...] plonge ses racines dans la religion catholique » (p.29). Bourassa se joint aussi à la très anglophone Art Association of Montreal au sein de laquelle il veut faire la promotion d'un espace favorable à la création francophone. J'aurais apprécié que cette section sur la participation de Bourassa à cet organisme anglophone soit un peu plus développée, il y aurait eu là une excellente opportunité de souligner davantage le rôle de cette association dans le développement culturel de Montréal et tout le travail effectué par l'artiste pour la faire connaître aux francophones et ainsi montrer que les frontières linguistiques n'étaient peut-être pas aussi étanches qu'on le laisse trop souvent croire.

Bourassa a joué un rôle important au sein de *La Revue canadienne*, revue qu'il a fondée en 1864 avec d'autres collaborateurs. Ce périodique deviendra une excellente tribune pour l'artiste : il y publiera plusieurs récits de voyage et surtout il y développera un discours critique très élaboré sur l'art canadien. Anne-Élisabeth Vallée consacre le second chapitre de son étude à ce discours critique. À défaut de pouvoir faire valoir son talent grâce à ses œuvres artistiques, Bourassa veut, par ses écrits, susciter un débat public sur la nature de l'art canadien-français. Il poursuit cet engagement dans la promotion de l'enseignement des arts industriels et des beaux-arts, objet du chapitre suivant. Même si certains de ses projets n'aboutissent pas, il réussit néanmoins, par ses interventions, à faire valoir l'importance du « développement des dispositions intellectuelles et morales nécessaires à la personnalité d'un véritable artiste » (p.134).

Le chapitre 4 qui s'intéresse aux écrits plus théoriques de Bourassa met en lumière sa conception de l'art canadien-français en révélant toutes les réflexions de l'artiste sur l'histoire de l'art et l'esthétique. La lecture de ce chapitre, certes un peu plus abstrait, voire plus aride, est essentielle pour bien comprendre le cheminement intellectuel et artistique de Bourassa. C'est dans ce chapitre qu'on retrouve le cœur de l'argumentation de Mme Vallée : pour Bourassa, l'art national canadien ne trouvera réellement son impulsion que s'il puise dans ses racines catholiques. Il fait siennes toutes les réflexions théoriques sur le renouveau de l'art chrétien ; l'art religieux doit se hisser « au sommet de la hiérarchie des genres » (p. 179). Bourassa privilégie donc les tableaux religieux aux portraits, les créations inspirées par la foi aux copies. Ses grands projets de décoration murale (chapelle de l'Institut Nazareth et chapelle Notre-Dame de Lourdes) témoignent de cette volonté de mettre l'art au service du religieux.

Voilà à mon avis, le point fort de cet ouvrage. Il permet de mieux saisir tout un pan de la culture du XIX<sup>e</sup> siècle dans lequel le religieux joue un rôle de premier plan. Il est dès lors permis de juxtaposer les réflexions de Bourassa à celles d'un Casgrain sur la littérature canadienne : pour eux la culture nationale ne peut s'exprimer qu'à travers le spectre du

catholicisme. À cet égard, l'étude d'Anne-Élisabeth Vallée s'avère un apport important à l'histoire de l'art et à l'histoire culturelle du Québec. À l'instar d'autres chercheurs, elle démontre encore une fois toute la richesse de la multidisciplinarité.

Dominique Marquis  
Département d'histoire  
UQAM

Denis Vaugeois, *Les premiers Juifs d'Amérique, 1760-1860. L'extraordinaire histoire de la famille Hart*, Québec, Septentrion, 2011, 378 p.

Depuis quelques décennies, l'histoire de la communauté juive à Montréal et au Québec fait l'objet d'un foisonnement d'études de la part des historiens, des anthropologues et des sociologues qui ont examiné essentiellement la période s'étendant du début du XX<sup>e</sup> siècle à la fin de l'entre-deux-guerres. Ce fait ne surprend guère, car il s'agit d'une période faste pour étudier la communauté juive qui correspond à la grande vague d'immigration des Juifs d'Europe centrale et orientale, à l'âge d'or de la culture yiddish à Montréal et à la montée des idéologies fascistes et de l'antisémitisme. Or, l'histoire des familles pionnières, qui ont joué un rôle embryonnaire important dans la constitution de la communauté juive au Québec et au Canada, a été quelque peu négligée par les chercheurs. Une lacune historiographique que l'historien Denis Vaugeois comble dans cet ouvrage, destiné au grand public, sur l'histoire de la famille Hart de Trois-Rivières.

En puisant en grande partie sur le généreux fonds d'archives de la famille Hart, conservé au Séminaire Saint-Joseph de Trois-Rivières, qui possède plus de 100 000 documents, Vaugeois reconstitue sur un siècle d'histoire la saga familiale des Hart à Trois-Rivières. Le travail de Vaugeois demeure exemplaire puisqu'il retrace avec une grande précision les faits et gestes des membres de cette famille, leurs réussites, leurs échecs, leurs mœurs sociales et leurs activités commerciales et politiques. La reconstitution de la vie publique et même privée des Hart a été rendue possible par l'accès à des sources diversifiées (correspondance privée, publications personnelles, contrats d'affaires, testaments, documents judiciaires, etc.) et prend la forme d'une fresque sociale.

À la lumière de ces sources, Vaugeois revoit les événements de 1837 et de 1838 avec l'autre bout de la lorgnette, soit celui de la famille Hart. Il analyse le fameux épisode du refus de la Chambre d'Assemblée de laisser siéger Ezekiel Hart en raison de son appartenance religieuse qui révèle les rapports subtils existant dans les luttes de pouvoir entre l'oligarchie coloniale et le Parti canadien et remet en cause certaines interprétations douteuses